«RÉITÉRER LA TRADUCTION», UN PROCÉDÉ DE LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE ROUMAINE

ZAMFIRA MIHAIL

Depuis toujours les collectivités humaines ont communiqué les unes avec les autres, ces contacts ayant pour intermédiaire la langue[1]. Les relations s'établissent par le biais des individus qui ont la capacité d'utiliser dans la communication deux systèmes linguistiques différents, autrement dit qui ont la capacité d'utiliser de manière alternative deux idiomes, étant donc bilingues. Lorsqu'un groupe de locuteurs d'une langue A emploient régulièrement des éléments d'une langue B lesquels proviennent d'une langue non-A, on peut considérer qu'il y a une interférence dans l'acte de la communication linguistique. U. Weinreich appréciait que l'interférence, résultat du contact linguistique, est caractérisée par les changements qui se passent sous l'influence des facteurs linguistiques provenant d'une autre langue. Celle-ci se produit d'abord au niveau de la communication orale et seulement ensuite dans la langue. Au niveau de la communication orale, elle apparaît dans les expressions du locuteur bilingue comme un résultat du fait qu'il maîtrise aussi une seconde langue.

Le contact interlinguistique, considéré de cette perspective comme « le problème central de toute la linguistique » (selon la formule de Bonfante) ou « le problème fondamental » (Jakobson, Martinet)[2], offre ainsi une nouvelle modalité d'aborder les changements produits dans une langue.

Un cas spécial de contact interlinguistique est considérée la traduction, lorsque on a en vue la linguistique du texte (dans l'acception de E. Coseriu), expression du bilinguisme des locuteurs cultivés qui ont perfectionné à travers l'étude la seconde langue. Le traducteur est obligatoirement un bilingue. E. Coseriu a établi un parallélisme entre la théorie de la traduction et la théorie du langage, pour lui la traduction *est* un fait du langage quoique d'un genre particulier[3]. La particularité de

[1] C'est d'ailleurs la définition du *contact linguistique* : « Deux ou plusieurs langues sont considérées être en contact si elles sont utilisées de manière alternative par les mêmes personnes. »

[2] Ap. Marius Sala, *Limbi în contact*, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 1997, p. 23.

[3] E. Coseriu, *Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungtheorie*, in *Energeia und Ergon: sprachliche Variation – Sprachgeschichte – Sprachtypologie; Studia in honorem Eugenio Coseriu*, tome Ier, *Schriften von Eugenio Coseriu* (1965-1987), hrsg. von Jörn Albrecht, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1988, p. 295-309. Cf aussi Colette Laplace, *Théorie du langage et théorie de la traduction*, Didier Erudition, Paris, 1994, p. 160.

Études Byzantines et Post-Byzantines, V, p. 497–508, 2006

https://biblioteca-digitala.ro

cet acte de langage tient au fait que le traducteur ne détermine pas lui-même le contenu de son discours, ce dernier lui étant imposé[4]. En d'autres mots, traduire c'est d'abord comprendre un texte, le recréer à partir du support matériel fourni, le rendre à sa nature dynamique de vecteur de sens – et ceci ne peut effectivement se faire que par référence à des connaissances extralinguistiques – et ensuite créer un texte similaire avec un outil linguistique différent. Dès lors que la traduction n'est plus étudiée comme le produit d'un travail sur la langue, n'est plus envisagée comme une étude lexicologique, mais comme une activité langagière à part entière, il va de soi qu'elle est nécessairement complexe et que l'on devrait y retrouver les mêmes aspects et les même niveaux que pour le langage[5].

A. Berman attire l'attention sur le fait que la traduction, comme nouvel objet du savoir, signifie deux choses: 1. en tant qu'expérience et opération, elle est porteuse d'un savoir *sui generis* concernant les langues, les littératures, les cultures, les mouvements d'échange et de contact, etc. En ce sens, il recommande de considérer la traduction comme *sujet* de savoir; 2. tout en étant un cas particulier de communication interlinguistique, interculturelle et interlittéraire, la traduction est aussi le modèle de tout processus de ce genre[6].

La discipline qui a comme objet d'étude la traduction « comme sujet de savoir, comme origine et source de savoir » et qui a pris « une forme définie, quasi institutionnelle et établie, propre à permettre son déploiement dans un champ de recherches et d'enseignabilité » a été appelée traductologie[7]. Elle est par excellence interdisciplinaire, parce qu'elle se situe précisément entre des disciplines diverses, souvent éloignées les unes des autres, dont la problématique et la méthodologie auxquelles elle fait appel ne seront pas détaillées dans ce cadre. Nous nous contentons seulement de souligner que cette discipline représente un domaine en pleine effervescence épistémologique. Les principes théoriques de certains traducteurs modernes ou linguistes préoccupés par la linguistique du texte constituent le support théorique. Une hypothèse de la traductologie se réfère au fait que « la traduction, qu'il s'agisse de littérature, mais aussi de philosophie ou même de sciences humaines, joue un rôle qui n'est pas celui de simple transmission: ce rôle, au contraire, est tendanciellement *constitutif* de toute littérature, de toute philosophie et de toute science humaine. »[8] Nous embrassons la cause de ceux qui soutiennent cette idée et, par conséquent, nous nous proposons de relever certains aspects spécifiques de la traduction des textes religieux en langue roumaine vue de la perspective des principes de la traductologie.

[4] « Eine Übersetzung aber ist kein Wörterbuch und keine lexicologische Studie, sondern ein Sprechen mit einer anderen Sprache und mit einem vorgegebenen Inhalt », E. Coseriu, *op. cit.*, p. 300.

[5] Colette Laplace, *op. cit.*, p. 160-161.

[6] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984, p. 291.

[7] Je tiens à renouveler mes remerciements à Mme Elisabeta Nicolescu pour son *Cours de traductologie* tenu aux Cours de mastérat de la Faculté de langues et littératures étrangères de l'Université « Spiru Haret », ainsi que pour les études de traductologie qu'elle a mises à ma disposition.

[8] Antoine Berman, *op.cit.*, p. 293.

https://biblioteca-digitala.ro

Dans les études et les synthèses consacrées à la littérature roumaine ancienne on a enregistré, chronologiquement, des opinions regardant la possibilité et la validité de l'acte par lequel on rend dans la langue vernaculaire roumaine les textes sacrés et « les possibilités » de la langue roumaine d'équivaloir ces textes. L'acte de traduction, les sources utilisées, les appréciations que le traducteur lui-même a au regard de sa réalisation ont été interprétés à travers les implications de la finalité de cette activité. L'analyse des principes de la *traductologie* appliqués à l'étude des anciens textes roumains de culte a été mise en valeur par quelques travaux qui ont défriché ce domaine appartenant à d'exceptionnels linguistes de la jeune génération qui représentent la garantie que les investigations se trouvent sur le bon chemin[9]. C'est pour marquer les principes de l'activité de traduction que nous allons examiner quelques particularités de la constitution de la littérature roumaine religieuse[10].

C'est ainsi que les orthodoxes roumains ont transposé les textes bibliques et les textes de culte (les textes bibliques étant eux aussi « de culte ») dans une langue qui n'était pas considérée « sacrée », dans une ambiance submergée par les suspicions d'« hérésie » dont ils auraient pu être accusés. L'écriture comme telle en langue roumaine ne se trouvait qu'à ses débuts, par conséquent le matériel linguistique qui constitue « les briques » servant à la construction de l'édifice dans la langue de réception était pourvu de connotations « théologiques » ou était emprunté dans le texte même à la traduction. Les textes de la littérature grecque ont circulé dans les Pays Roumains et en versions manuscrites ou éditées. Les textes en slavon, eux aussi en versions manuscrites ou éditées, étaient souvent représentés par des versions déformées des traductions ou des copies lacunaires.

Comme on l'avait remarqué aussi dans les littératures d'autres pays, « les traducteurs bibliques ont travaillé indépendamment des traducteurs de textes profanes. L'écart entre les deux pratiques, créé par des considérations théologiques, s'est agrandi de siècle en siècle sous le poids toujours plus lourd du savoir accumulé. »[11] Cela parce que la littérature religieuse contient un « univers du discours » spécifique que les traducteurs, mais également les philologues-commentateurs ont décrypté d'une manière à part, à savoir ils ont utilisé des références de terminologie « technique ».

« L'univers du discours » représente « le système universel de significations auquel appartient un discours (ou un énoncé) et qui détermine sa validité et son sens. » Les écrits littéraires (ou les écrits religieux), la mythologie, les sciences, les

[9] Cf. Eugen Munteanu, *Studii de lexicologie biblică*, Iaşi, Ed. de l'Université « Al. I. Cuza », 1995, 374 p. ; Alexandru Gafton, *Evoluţia limbii române prin traduceri biblice din secolul al XVI-lea*, Iaşi, Ed. de l'Université « Al. I. Cuza », 2001, 388 p.

[10] Les traductions bibliques dans les langues néo-grecque, russe, bulgare et serbe datent de l'époque moderne et n'ont pas été acceptées comme *textes de culte*, vue que le cycle liturgique est officié dans le grec ancien et le slavon.

[11] Sherry Simion, *Délivrer la Bible : la théorie d'Eugène Nida*, « Meta » (Journal des traducteurs), XXXII, 4, 1987, p. 429.

https://biblioteca-digitala.ro

mathématiques, l'univers empirique en tant que « thèmes » ou « domaines de référence » constituent des « univers du discours. »[12]

L'importance des cadres non-verbaux est souvent ignorée par les philologues, les éditeurs de textes ou les commentateurs, d'autant plus que, ainsi que le soulignait E. Coseriu, « la langue écrite » ne dispose guère ou ne dispose que partiellement de certains cadres (comme, par exemple, le milieu, la situation immédiate, le contexte physique, le contexte empirique et celui pratique). La littérature ne met en valeur que certains cadres limités, surtout les cadres historiques et culturels. La difficulté de certaines œuvres par rapport à d'autres se trouve en relation directe avec l'adhésion aux contextes ignorés par le lecteur. De là, la nécessité de commentaires si l'interprétation a lieu dans des contextes différents de ceux sur lesquels l'œuvre se base : « expliquer » une œuvre signifie, avant tout, reconstituer ses cadres. Le commentaire « philologique » a pour objectif de relever les « cadres » dans lesquels le texte étudié acquiert sa signification complète[13].

Du point de vue théologique, c'est un fait bien connu que l'Église a statué le concept de « langues sacrées », déterminée en cela par la « Sainte tradition » qui poursuivait de manière expresse l'obligation de respecter un texte « modèle » immuable. Obligation perpétuée par la tradition de transmettre le texte de l'Ancien Testament. En ce qui concerne les livres de culte, la tradition a supposé une équivalence littérale du texte afin de conserver tout les sens supposés de l'original que, conformément aux normes de la langue hébraïque, la succession même de signes entre deux langues (la réceptrice et celle qui constitue le prototype, cf. Saint Jérôme). Après la période de l'Eglise primaire, dans le culte de l'Eglise orthodoxe la brèche dans l'hégémonie des langues sacrées, par l'utilisation de la langue vernaculaire, a été faite par l'Eglise roumaine[14].

Les solutions de traduction en langue roumaine dans le cas des textes de culte ont été déterminées, en premier lieu, selon nous, par les qualités intellectuelles des traducteurs, par la manière dont ils possédaient les deux (ou plusieurs) langues qu'ils utilisaient en dehors de la langue maternelle, par la langue dont on faisait la transposition (si c'était le slavon, le grec, le latin ou autres langues) et par la présence ou l'absence de versions slavones et grecques accessibles de manière simultanée au traducteur. Ces « solutions » de traductions ont pu passer d'une version à une autre ou elles ont pu être déterminées dans le sens de leur rejet. Les rapprochements plus ou moins grands de deux textes peuvent indiquer aussi une certaine interdépendance entre ceux qui traduisaient ou révisaient. C'est également le motif pour lequel une copie présente des différences par rapport à son original,

[12] E. Coseriu, *Determinare şi cadru. Două probleme ale unei lingvistici a vorbirii*, traduction et commentaire par Const. Dominte, in « Forum », n°s 478-480, 1999, p. 36.

[13] *Ibidem*, p. 75-76.

[14] L'utilisation, par la suite, de la langue slavone dans les églises orthodoxes russe, biélorusse, ukrainienne, bulgare et serbe a déterminé un mouvement différent du vocabulaire des langues vernaculaires respectives. Par exemple, in *Slovar' russkogo jazyka XI-XVII vv.*, Moscou, Ed. Nauka, 23 vol. (*A-Sdymka*), 1975-1997, le poids des éléments lexicaux de ce domaine est très réduit.

https://biblioteca-digitala.ro

celui à cause duquel « un traducteur refuse une traduction déjà existante et commence à travailler sur une autre. »[15]

Il est à supposer que, selon l'opinion d'Alexandru Gafton, le réviseur d'un texte traduit, ne disposant que d'une variante lacunaire, « commence à travailler sur une autre ». Cette motivation est parfaitement acceptable, bien que, dans plusieurs situations, celui qui se proposait de traduire eût pu penser que le texte n'avait pas encore été traduit en roumain ou, en dépit du fait qu'il savait que le texte était traduit, il ne disposait pas de sa traduction et alors il se proposait lui-même de l'accomplir. L'opinion d'Alexandru Gafton est particulièrement importante pour la perspective que la recherche actuelle peut aborder lorsqu'elle fait des appréciations concernant *la réitération des traductions en langue roumaine.*

Mais, le plus important était le fait de trouver un exemplaire du prototype pour en faire la traduction. Par exemple, l'auteur de l'*Avant-Propos* de *Evanghelia cu învățătură* déclare : « en plusieurs endroits j'ai demandé et j'ai cherché [l'exemplaire slavon de *Evanghelia cu învățătură*] jusqu'à l'avoir trouvé en Valachie, chez l'archimétropolite Serafim. »[16]

En même temps, on présume pourtant « la présence ou l'absence d'une version slavone ou grecque pour contrôle ». Pour une telle option virtuelle, il est à supposer, soit au XVIe siècle soit pendant les siècles suivants, qu'ils avaient la *possibilité* d'avoir accès à plusieurs variantes (dans une seule langue, grecque ou slavone, ou à des rédactions grecque et slavone).

Un Siméon Stefan et son équipe, en constatant que la traduction du *Nouveau Testament* effectuée par l'hiéromoine Silvestre était défectueuse par omissions et mal comprehénsion du texte grec, ont recours, pour comparaison, à des prototypes grecs, latins et slavons, mais se sont guidés, pour le traduire, d'après «le livre grec».[17]

Païsie Velicicovski confronte la traduction slavone des écrits de certains Saints Pères avec les variantes slavones du même texte et avec le prototype grec. L'initiative du métropolite Veniamin Costache, au début du XIXe siècle, visait d'obtenir le même travail en plusieurs langues afin de donner aux traducteurs du monastère Neamț la possibilité de faire les comparaisons nécessaires[18].

[15] Alexandru Gafton, *Evoluția limbii române prin traduceri biblice din secolul al XVI-lea*, Iași, Ed. de l'Université „Al. I. Cuza", 2001, p. 298, particulièrement la note 1206.

[16] Dans la *Predoslovie* (Avant-Propos) de *Evanghelia cu învățătură*, Brașov, 1581. In « Studii și cercetări științifice », Filologie, Iași, XI, 1960, fasc. 1, p. 150, j'ai affirmé que l'identification faite par G.I. Koliada de l'original de cette traduction à l'édition de I. Feodorov de 1569 parue à Zabludov est vraisemblable, car I. Feodorov a voyagé en Valachie pour trouver un texte plus exact de la Bible slave qu'il se préparait à éditer et a donné alors une copie de son édition au métropolite Serafim. In *Crestomația limbii române vechi* , vol.I (1521-1639), Bucarest, Ed. Academiei, 1994, p. 30, note 79 n'est citée qu'une affirmation de P. Olteanu parue en 1963.

[17] *Predoslovie către cetitori*, in *Noul Testament*, Bălgrad, 1648. Cf.aussi *Mistirio sau Sacrament*, Târgoviște, 1651.

[18] Cf. Sfântul Paisie de la Neamț, *Cuvinte și scrisori duhovnicești*, Valentina Pelin éd., vol. I, Kishinev, Ed. « Tipografia centrală », 1998, p. 49.

https://biblioteca-digitala.ro

Mais un traducteur se trouvant dans un centre culturel où il aurait pu avoir à sa disposition plusieurs alternatives, tel Nicolae Milescu à Constantinople lorsqu'il a traduit l'*Ancien Testament*, il a pourtant travaillé sur une seule variante (Francfort, 1597).

Les comparaisons entre deux versions ayant une valeur de prototype pour faire une traduction suppose l'existence d'une « conscience philologique » et d'un programme rigoureux, spécifique à un *scriptorium*. Ce qui détermine que l'acte de traduction en roumain acquière un aura de professionnalisme déclaré non seulement dans le sens du respect rigoureux d'une équivalence textuelle, mais aussi de « sélection » avisée de la variante correcte par rapport à une autre estimée alors « imparfaite ». Or, ainsi que les spécialistes reconnaissent, « pour une bonne partie des traductions on n'a réussi à établir jusqu'à maintenant que la langue de l'original (n.n., à savoir du prototype lequel, à son tour, pouvait être traduit), mais non la source directe mise à contribution. »[19]

La comparaison des variantes roumaines, ayant certaines différences notables entre elles, est faite aujourd'hui par les chercheurs en se rapportant à un même archétype slavon ou grec, d'habitude la variante imprimée. La réserve exprimée, à savoir qu'il y a eu des différences entre les textes des archétypes qui se sont trouvés à la base des différences parues dans la rédaction roumaine n'est qu'une réserve théorique : « Certains de ces états de choses peuvent être trouvés dans le texte biblique lui-même, la version latine, celle slavone, celle roumaine ainsi que d'autres versions [parmi lesquelles ils nous faut citer aussi les versions manuscrites grecques vue que la traduction pouvait se faire également à partir de variantes imparfaites, *notre commentaire*] qui avaient des "déviations" de différents degrés par rapport à la version modèle, fait qui indique non seulement la difficulté de l'acte de traduction, mais surtout les valences du texte biblique. »[20]

Mais le même chercheur avisé constatait « le manque d'un système de méthodes de traduction »[21] et que, « du point de vue de l'acte de traduction, l'analyse de cet acte montre qu'il faut reconnaître la présence de plusieurs oscillations provenant de l'inexistence d'une théorie de la traduction. »[22] Finalement, sa conclusion était que « les insuffisances du traducteur proviennent non seulement de sa préparation, mais de l'exercice précaire dans l'acte de traductions aussi complexes ou de l'absence d'une théorie de la traduction. On peut affirmer que ceux-ci proviennent plutôt d'une langue maternelle dépourvue de la variante culte. »[23] L'horizon d'appréciation traductologique ne manque pas et le chercheur ajoute : « L'insuffisance est l'insuffisance de la langue [roumaine n.n.], mais pas en tant que

[19] *Crestomația limbii române vechi*, vol. I *(1521-1639)*, coord. Al. Mareș, Bucarest, Ed. Academiei Române, 1994, p. 34.

[20] Alexandru Gafton, *op. cit.*, p. 299.

[21] *Ibidem*, p. 301.

[22] *Ibidem*, p. 309.

[23] *Ibidem*, p. 345.

https://biblioteca-digitala.ro

'système', mais en tant que 'norme' et 'habla'. » Par conséquent, ajoutons-nous, les solutions des traductions ont été déterminées par la « performance » linguistique du traducteur *versus* sa « compétence » dans les deux langues.

Vu que dans la langue roumaine nous ne disposons pas encore d'éditions critiques de toutes les traductions de la littérature ecclésiastique et qu'une action concertée n'a été démarrée que pour le texte de la Bible[24] (sous cet aspect la littérature historique et, plus récemment, la littérature populaire[25] sont – ou s'efforcent de l'être – en avance), il est naturel qu'on prenne au préalable en discussion aussi certains aspects théoriques de la traduction des textes de culte. Le fait que, par exemple, Alexandra Roman-Moraru[26] s'est proposé de comparer les sens de certains termes roumains qui ne correspondent pas au texte standard du prototype aux variantes grecques se trouvant dans les manuscrits est l'indice d'une rigueur accrue. Ainsi, le sens de certains mots du mss. 45 de la Bible de Bucarest n'a été retrouvé que dans une seule variante grecque de la Septuaginta (*Codex Alexandrinus*), retenue dans l'appareil critique de l'édition d'Alfred Rahlfs, Stuttgart, 1935.

Au XVIe siècle, la conception selon laquelle le texte sacré ne saurait être distorsionné par une traduction périphrastique, mais on doit respecter l'équivalence littérale, représentait une manière de défendre l'intégrité théologique du texte. Les 9 éditions en roumain (auxquelles on ajoute 3 éditions avec texte interlinéaire) contiennent, en premier lieu, les trois écritures bibliques[27]. *Tetraevanghel* / Evangéliaire (1561), *Apostol* / Livre des Apôtres (1570), *Psaltire* / Psautier (1570), *Liturghier* / Livre de Liturgies (1570) (qui comprend l'ordre des trois Liturgies (des Saints Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Dialogue), ainsi que des Vêpres et des Matines, y compris des prières du Livre des Prières) ; tout cela représente des textes de culte ayant de formulations sacro-saintes. A leur tour, les manuscrits ont multiplié la même catégorie de textes : *Faptele Apostolilor* / Les Actes des Apôtres et *Epistole* / Les Epîtres (le Codex de Voroneț, le Codex de Bratul), la série des *Psaltiri* / Psautiers (*Psaltirea* de Schei, *Psaltirea* de Voroneț et *Psaltirea* de Hurmuzachi).

[24] A de notables exceptions: l'édition des premiers livres de l'Ancien Testament, *Monumenta Linguae Dacoromanorum*, Biblia 1688, vol. I, *Genesis*, Iaşi, 1988, vol. II, *Exodus*, Iaşi, 1991, vol. III, *Leviticus*, Iaşi, 1993, vol. IV, *Numerii*, Iaşi, 1995, vol. V, *Deuteronomium*, Iaşi, 1997, *Psalmii*, Iaşi, 2002; *Codicele Voroneţian*, ed. critique de Mariana Costinescu, Bucarest, Ed. Minerva, 1981, *Psaltirea Scheiană*, ed. critique de I.-A. Candrea, Bucarest, 1916.

[25] Cf. la Série initiée par l'Institut d'histoire et de théorie littéraire „G. Călinescu": *Texte uitate, texte regăsite*, 3 vol., 2002-2003-2004; la série de 8 volumes à éditions philologiques de certains écrits hagiographiques ou populaires édités par l'Institut de linguistique et la *Bibliografia literaturii populare româneşti*, 2 vol., due à Cătălina Velculescu et Mihai Moraru, Bucarest, Ed. Academiei, 1981-1985, qui enregistre les manuscrits des collections publiques de Roumanie.

[26] Alexandra Moraru, dans son compte rendu du travail d' Eugen Munteanu, *op. cit.*, in «Limba Română », XLIV, 1995, 3-4, p. 158.

[27] L. Allatius, *De libris ecclesiasticis Graecorum dissertationes duae...* Paris, 1645, énumère les 12 «livres liturgiques » de L'Eglise grecque.

https://biblioteca-digitala.ro

Autres catégories d'écrits, en dehors des écrits ecclésiastiques, dénotent la formation d'une mentalité différente des copistes qui se permettaient des interpolations et des transformations non seulement au niveau lexical du texte qu'ils traduisaient ou copiaient[28]. Les notes des traducteurs ou des copistes enregistrent le fait qu'ils se rendaient compte qu'ils traduisaient d'après une traduction (les prototypes slavons), c'est-à-dire qu'ils retraduisaient, car ils mentionnaient de manière expresse les étapes que le texte avait parcourues, s'agissant de traductions de la langue hellénique en slavon et du slavon en roumain.

Les retraductions que les textes subissaient (du grec en slavon et du slavon en roumain) multipliaient ainsi les passages obscurs[29]. Après avoir fait, dans une première période, un appel unanime aux prototypes slavons, les générations suivantes tendent de faire de plus en plus appel à des formulations originales en langue hellénique. Evidemment dans le but d'assurer la véridicité du texte théologique.

A partir du XVIIe siècle, le grand revirement dans l'orientation des traductions dans la culture roumaine est représenté par la propension vers les sources de la littérature originale théologique, en l'occurrence les sources grecques. C'était une option successive chronologiquement accompli par l'option approximativement simultanée de plusieurs traducteurs, dans des zones différentes, de traduire les mêmes textes. L'apparition d'une catégorie de prêtres roumaines connaissant la langue grecque, en dehors des locuteurs natifs, a représenté l'ambiance qui a préparé le revirement de la culture roumaine, y compris de la traductologie ecclésiastique.

La différence essentielle entre les deux langues des prototypes des écrits théologiques (la langue grecque et le slavon) était le statut particulier que ces deux langues conféraient aux écrits (des rédactions originales ou des traductions du grec au slavon)[30]. Aux Pays Roumains, c'est la littérature grecque qui a circulé ayant pour expression la langue ancienne grecque mais également les variantes dans le grec byzantin et coiné. Les prêtres et les professeurs grecs ont introduit la connaissance de la langue hellénique, mais les initiatives et la traduction proprement dite des textes bibliques et de culte de cette langue en langue roumain appartiennent à des locuteurs de langue roumaine. Le nombre des manuscrits grecs dans les Pays Roumains a été en continuelle augmentation. Dans les conditions où l'utilisation de la langue roumaine dans le culte a été généralisée, la traduction de la littérature théologique directement à partir de prototypes grecs a représenté le poids majeur des traductions qui « ont stimulé et inspiré les monuments de la

[28] Cf. Cătălina Velculescu, *Continuitate şi salt în transmiterea variantelor letopiseţului cantacuzinesc*, «Revista de istorie şi teorie literară », t. 25, 1976, n° 1, p. 51-63.

[29] Dans un manuscrit de *Liturghier slavo-român* / Livre de Liturgies de 1708, on mentionne de manière explicite: « depuis le début déjà il a été erroné ». Cf. BAR ms. rom. 4067, f. 1^v^.

[30] Cf. Zamfira Mihail, *Au-delà de l'apparence des frontières littéraires du Sud-Est européen*, in *Littérature sans frontières*, in *Patrimoine littéraire européen*, Textes réunis et presentés par Jean-Claude Polet, De Boeck Université, Bruxelles, 2000, p. 77-84.

https://biblioteca-digitala.ro

culture roumaine. »[31] Et, ajoutons-nous, ce courant de traductions religieuses a contribué de manière décisive à diminuer, jusqu'au renoncement complet, les variantes de la littérature religieuse (liturgique) roumaine traduites par l'intermédiaire du slavon.

Les déclarations de Siméon Stefan et Païsie devront être considérées comme des moments essentiels de la formulation, en termes explicites, de principes de la traductologie moderne dans le sens propre du mot. Elles représentent la caractérisation de l'option des traducteurs roumains de littérature religieuse, en général. Les traducteurs ont préféré réitérer les traductions au lieu de les perfectionner par variantes successives. Ainsi, dans une lettre privée adressée à un ancien disciple, Païsie lui raconte, en slavon, la manière dont il entend traduire et les problèmes auxquels il se heurte. Cette mentalité confère une note particulière à ses traductions. Il a décrit en détail son effort, sans résultats positifs, « dans une désirable amélioration des livres slavons d'après les livres slavons »[32] et comment il s'est rendu compte que les résultants étaient nuls, et encore que la variante de sa traduction directe a été influencée négativement par cette confrontation. Il en a fait lui-même la comparaison « lisant les vieux livres slavons édités et – les mêmes – très anciens vieux livres manuscrits grecs » en constatant que les « erreurs survenues dans les vieux livres slavons édités ne se retrouvent point dans les livres grecs. »[33] Il fait cette comparaison car les livres grecs sont la source des livres slavons, « car les livres slavons proviennent des livres grecs. »[34] Le pieux Païsie a considéré que dans les livres slavons les passages erronés ont deux causes : « 1. la maladresse des anciens traducteurs de la langue grecque en slavon et 2. la maladresse et l'indifférence des maladroits copistes ». Et c'est alors qu'il s'est proposé « d'améliorer » les livres slavons et réaliser « la nouvelle traduction » en slavon d'après les livres helléno-grecs. Il constate, en faisant des investigations au Mont Athos que les textes hésichastes « ont été écrits dans la plus pure langue helléno-grecque.»[35] Afin d'avoir le texte de ces écrits hésichastes qui l'intéressaient, Païsie rétribue un Grec pour les copier d'après des protographes.

Comme un véritable « théoricien » des problèmes de la traduction, auxquels il a eu lui-même affaire, Païsie a énuméré les éléments dont un traducteur doit absolument tenir compte afin d'obtenir une équivalence exacte et raconte ses hésitations et ses problèmes :

[31] E. Völkl, *Die griechische Kultur in der Moldau während der Phanariotenzeit (1711-1821)*, in «Sudost-Forschungen», XXVI, 1967, p. 102-139. Cf. aussi Olga Cicanci, *Literatura în limba greacă în Moldova şi Ţara Românească în veacul al XVII-lea*, in « Studii. Revistă de istorie », 23, 1970, n° 1, p.17-26, voir surtout p. 22.

[32] Sfântul Paisie de la Neamţ, *Cuvinte şi scrisori duhovniceşti*, vol. I, éd. Valentina Pelin, Kichinev, Ed. « Tipografia centrală », 1998, p. 46-47.

[33] *Ibidem*, p. 197.

[34] *Ibidem*, p. 198.

[35] *Ibidem*, p. 48.

https://biblioteca-digitala.ro

« La première [obligation du traducteur, n.], le traducteur de livres doit être connaisseur de toutes choses et non seulement de l'enseignement grammatical et de l'orthographe, mais également dans cette infinie connaissance des qualités des deux langues qu'il soit accompli, et encore dans les plus hauts enseignements: poétique, rhétorique et philosophique et encore dans la théologie même /.../

La seconde ... était l'orthographe, c'est-à-dire la juste écriture /.../. C'est pour cette raison que moi-même, étant maladroit à l'époque dans la juste écriture, je craignais, la redoutant, de commencer cette chose.

La troisième, car pour cette chose je n'avais pas de lexicons à l'exception d'un *Varia* [...] et la traduction des livres sans lexicons est, comme on le sait, comme le travail du peintre sans outils.

La quatrième, parce que ce n'était qu'une partie des mots de la langue helléno-grecque que je connaissais et même cette partie était très mince /.../.

La cinquième, parce que la langue helléno-grecque – incomparable parmi toutes les langues du monde, impressionnante par sa beauté, par sa profondeur et grande abondance et richesse des voix cachées, sa profondeur de manière que même les Grecs nés Grecs, en toutes choses connaisseurs ont de la peine à la maîtriser – provoquait en moi une crainte assez grande /.../.

La sixième, je redoutais commencer cette chose parce que même notre très glorifiée langue slave... je n'en connaissais qu'une partie de son vocabulaire à peine.»[36] Le dilemme qu'il a éprouvé entre « l'amélioration » des livres slavons ou « commencer de nouveau leur traduction d'après les livres helléno-grecs » s'est terminé avec l'option pour la seconde variante, procédé spécifique aussi à la littérature religieuse roumaine.

Dans la littérature ecclésiastique slave, lorsque le patriarche Nicon a posé, entre 1654-1657, le problème de corriger les textes lesquels, transmis par des copies successives, étaient arrivés à déformer l'énoncé, la résistance conservatrice du clergé et des fidèles a entraîné les gens et on est arrivé au « rascol ». Le texte que le patriarche Nicon désirait de manière particulière de corriger était le Livre des Prières, avec toutes les indications rituelles. Il a recommandé à la commission qui a commencé les corrections de se guider lorsqu'ils adoptent une forme correcte d'après les originaux grecs et les anciens manuscrits slaves[37], mais, d'après les témoignages des révoltés, la correction n'aurait pas été faite d'après des éditions ou protographes anciens, mais d'après des nouveaux livres grecs. Les conclusions basées sur les confrontations documentaires relèvent que les opposants n'avaient pas complètement raison, parce qu'on prenait en considération les recommandations des nouveaux livres grecs, celles-ci représentant en réalité l'adaptation de formes plus anciennes tandis qu'on ne vérifiait pas toujours les formes nouvelles si elles

[36] *Ibidem*, p. 49-50.

[37] Lev Lebedev, *Patriarh Nicon*, in « Bogoslovskie Trudy », Moscou, vol. 23, 1982, p. 154-203 (surtout p. 174-182), cf. aussi « Nicon », in *Slovar' knižnikov i knižnosti drevnej Rusi*, XVII v., t. II, S. Pétersbourg, 1993, p. 400-404.

https://biblioteca-digitala.ro

existaient dans les livres anciens. En 1656, les nouvelles variantes de certains livres de rituel ont été éditées : *Evangéliaire, Livre des Apôtres, Psautier, Livre de Rituels pendant le jeûne, Livre des Heures* (la seconde fois) mais celles-ci n'ont plus été acceptées par une partie du clergé et par de grands groupes d'adeptes conservateurs. Les « staroobreadcy » sont partis en exil avec leur livres « non-corrigés » qui constituent même aujourd'hui leurs livres de culte et qui contiennent, dans leur esprit, l'expression réelle (correcte) en langue slavone du texte sacré. On peut observer que, dans plus de trois livres qui sont les textes bibliques utilisés dans le culte, l'attention des correcteurs a été dirigée surtout sur cette catégorie d'écrits qui contiennent et les indications pratiques (*tipika*) pour effecteur les services divins (avec leurs textes).

Dix ans auparavant, il y avait eu une tentative similaire, cette fois réussie, du métropolite Petru Movilă à Kiev. Sans se lancer dans une action « collective », ainsi que le patriarche Nicon de Russie avait fait, Petru Movilă est, en fait, allé plus loin et a rédigé lui-même un *Livre de Prières* original en confrontant les anciens textes slavons (qui étaient eux aussi des traductions du grec) avec les originaux grecs. Dans une autre forme, il a devancé l'initiative de Nicon, sans pourtant étendre simultanément son action à d'autres livres de culte liturgiques et sans lui donner de l'ampleur dans le sens d'action organisée, en vue de laquelle il réunisse des spécialistes, des gens compétents en théologie et langue grecque, mais il a fait lui-même l'opération publiant ensuite, le cautionnant de son nom, l'*Evhologion* de 1646.

Par conséquent, ces deux exemples représentent des démarches graduelles de l'Eglise slave dans le but d'obtenir des traductions aussi fidèles que possible.

L'Eglise roumaine n'a pas été confrontée à de tels problèmes, car le texte roumain des livres de culte traduits depuis déjà le XVIe siècle était confronté, dans la mesure du possible, à d'autres variantes de texte ou à d'autres versions originales, au moment même de la traduction. Il n'y a pas eu une initiative visant la correction de certains textes roumains édités pour qu'il y ait une deuxième édition, corrigée et annotée. En langue roumaine, le procédé a reposé surtout sur la réitération de la traduction, en faisant appel à un prototype grec. Pendant la période 1642-1830 plus de 100 titres édités en langue roumaine ont été traduits de la langue grecque[38], auxquels il faut ajouter les travaux restés en manuscrit, dont la majorité fait partie de la littérature religieuse.

Les recherches en ce domaine se poursuivent et approfondissent certains aspects tels: « le repérage du titre grec (ou des titres s'il s'agit d'une compilation) et mise en rapport avec la manière dont il est rendu en roumain (traduction mot à mot, paraphrase, adaptation) ; le rapport entre la langue du texte original et celle d'un texte intermédiaire (s'il existe) ; le degré de synchronie de la traduction par

[38] Florin Marinescu, *Roumanika vivlia metafrasmena apo ta ellinika metacsi 1642-1830*, in « Mnémossyni », 10 (1988), p. 205-224.

https://biblioteca-digitala.ro

rapport au texte original ; la lecture comparative parallèle du texte grec et sa traduction ou ses diverses versions en roumain, détermination du degré de fidélité, mais également de la contexture des intervention du traducteur (traduction intégrale, avec coupures, adaptation) ; les textes complémentaires figurant dans l'édition (appareil critique, commentaires du traducteur) quand ils touchent à des questions pratiques et théoriques de la traduction[39].

[39] Cf. Kentro Neoellinikon Erevnon, *Enimerotikó Deltio*, juin 1991, fasc. 3, p. 4.

https://biblioteca-digitala.ro